Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 5

Artikel: Une mi-été au gros de l'hiver
Autor: Fridolin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224419

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Vâi mâ, l'è la mîma que clliaque à ton frâre. T'a copiï su li ?

— Que na, monsu lo régent, n'é pas copiï su li, mâ l'è lo mîmo tsat que no z'ai, no doû !

* * *

Sti coup, l'è la derrâire.

La mére Matâire desâi à son croûïo valottet :

— Atteindtè pî, vu dza prâo lo dere âo pére quemet t'î croûïo, quand revindra à l'otto.

— Lo pére l'a pardieu bin raison, que repond lo craset, quand ie dit que lè fèmalle sant rein que dâi tabousse. *Marc à Louis.*

Fleurs et couronnes. — Une dame à un petit garçon qui porte un énorme bouquet :
— A qui portes-tu ces fleurs, mon petit ?
— A Mme Dupuis.
— Eh bien, elle va être contente !
— J'crois pas, c'est pour son enterrement.

UNE MI-ÉTÉ AU GROS DE L'HIVER

DEPUIS quelque temps, les papiers de chez nous, les grands et les petits, faisaient état d'une prochaine inauguration par Bretaye, d'une nouvelle « piste de skis », où des acrobates viendraient d'un peu partout se donner rendez-vous et ne manqueraient pas d'étonner le monde avec les tours de force sur leurs semelles de bois de huit pieds de long.

Quand on m'a eu dit que les journaux du cercle, du district, du canton et même de l'autre bout du lac avaient été invités à venir regarder, je me suis dit qu'on n'avait pensé qu'aux jeunes et que si le *Conteur* avait été oublié, c'est bien sûr qu'avec ses septante ans bien sonnés on le trouvait bien trop vieux pour aller avec des douves de tonneaux sur ces hauteurs sublimes, où « le chamois broute en paix ». Pourtant vous savez tous bien que, si sa tête a blanchi, il est encore bien vert.

Et rien que pour leur faire voir qu'il se porte tout à fait bien, il y est allé pour son compte, tout guilleret, heureux de se réchauffer le corps et le cœur au bon soleil de la montagne en partageant quelques verres avec les amis de par là-haut. Ainsi dit, ainsi fait et le voilà déjà dans le train, direction du Simplon, avec son bâton et son sac, mais écoutez Fridolin vous raconter ça :

« Jusqu'à Villars, ça n'a pas encore été trop mal pour rester assis et fumer un bout de Grandson, mais depuis, quelle cohue, mes amis ! C'était plein comme un œuf, on a été obligés de se tenir « de pointe ». Heureusement que j'ai trouvé mon vieil ami François (c'était justement lui qui menait la mécanique du train) qui me fait comme ça :

— Eh ! vouaitié noutr'ami lo Conteu, ceint va-t-é adi ?

— Mè assebin.

Avec tout ça nous voici arrivé à Bretaye et ce n'était, ma foi, pas d'orgueil de pouvoir se sortir de cette boutique d'outils de sports pour souffler un moment.

C'était pendable de voir, au bout d'un moment, la longue file des gens qui suivaient, à la queue leu-leu, le chemin creusé dans la neige. De loin, on aurait dit autant de fourmis portant chacune leur aiguille de sapin sur le dos ; seulement, il ne s'agissait pas de mettre deux pieds dans un soulier ou de conter des gandoises à sa voisine, car on aurait d'abord eu dégringolé dans le lac des Chalets et la culbute aurait pu coûter cher sur la glace !

Quand même qu'il allait tout à la douce, le Conteur ne fut pas le dernier sur place. La bise soufflait que ça ne sentait pas le renfermé et quand la fanfare se mit à jouer une de ces jolies valses du bon vieux temps, il en aurait peu fallu pour en tourner une, histoire de se réchauffer un brin.

Un coup de cloche et, depuis le petit replat au fin « coutset » du crêt, voilà un des gaillards qui part comme l'éclair. Arrivé au tremplin, qui est tout habillé d'un drapeau fédéral, notre homme vêtu de bleu et de blanc, prend le chemin des nuages ! — « Veille-toi la posée, c'est pire que de jouer aux quilles », lui crie quelqu'un depuis en bas. Mes amis ! quand on voit ces gaillards descendre du ciel comme des matous qui retombent tout droit sur leurs pattes, on ne peut pas comprendre comment ils sont faits pour ne pas avoir tous les os brisés ! A peine en bas, en voilà déjà un autre prêt à partir. Eh ! qu'on ne puisse pourtant pas inventer une mécanique à serrer quand ça va décidément trop fort !

Chacun a dû faire trois fois cette « lugée de la metsance », où le diable y aurait bien sûr regardé à deux fois et où bien des crânes lurons auraient dit : « Sti coup, l'è bon por on iadzo !»

Quand ça a été fini, et qu'on a vu qu'il n'y avait ni accidents ni anicroches, le Conteur a été plus tranquille et s'est dit que c'était le fin moment de boire un verre « sur la peur » !

Quelle cougnée, de nouveau, à la pinte de la Gare de Bretaye ! Pour sûr que ça a été de belles vendanges, pour le pintier et tant mieux, car c'est un bon gaillard !

Et si M. Louis-Charles — un ami du *Conteur* — qui a toujours eu le cœur sur la main, n'avait pas été obligé de faire signe à François d'aller emmoder sa mécanique, je crois bien qu'on serait encore en train de chanter *Notre aimable Patrie, Le Pays romand* ou bien *Ah qu'on est bien chez nous !*

A Villars, le Conteur n'a eu qu'à suivre la foule pour aller voir la distribution des prix.

Ce qu'il y eut de très clair et pétillant fut le bon vin qui coula, comme cela se doit, pour arroser toutes ces victoires. Pour finir, les jeunes s'en furent en tourner une au « Bar américain ». Le Conteur, lui, s'est contenté d'aller boire un bon verre d'Antagne à la santé de ses chers amis lecteurs, auxquels soit honneur et respect !

Fridolin.

RONDEAU DE SAISON

Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe

Qu'ils soient ministres, pasteurs,
Avocats ou hommes d'équipe,

Artistes nés ou amateurs,
Qu'ils se nomment Pierre ou Philippe,

Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe.

Tout leur corps n'est que pesanteur,
Et, comme à la vie on s'agrippe,

Ils s'agrippent à leur docteur,
Par terreur de casser leur pipe...

Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe.

Lisette.

LETTRE D'AMERIQUE

UNe fidèle abonnée nous transmet les lettres que lui adresse son cousin « d'Amérique ». Nous ne résistons au plaisir de la communiquer à nos lecteurs.

Cincinnati, Ohio, 24 novembre 1931.

Ma chère cousine,

Votre cousin Philippe d'Outre mer va souvent en Suisse (par la pensée) ; mais cela n'est pas assez. Il tient, par ces lignes, à vous remercier pour l'envoi des journaux, surtout pour le *Conteur Vaudois*, qu'il va conserver précieusement. Ce qu'il aimerait beaucoup mieux pouvoir faire, cependant, serait d'envoyer un chèque suffisant pour en assurer la publication et la préservation *dou vilhio dévesa*. Mâ, pè le tein que fâ, que les afféres vant tant mau, vo pudè bin compreindre porquiè é faut que sè pâssè de cé plliési. E va envèyi dé papaïs dé pè tzi-no, dein cé veladzo dè « Cinci ».

Du 26 novembre.

Après des semaines d'un temps magnifique et d'une température de mi-avril, tout soudainement, nous avons 25° Fahrenheit ! Légumes et fleurs sont morts pour cette année, et ce matin, il y a un manteau de neige. Il y aura d'autant plus d'accidents par les automobiles. « On » a beau voler des automobiles, et voler des banques, « on » en achète quand même. Mais ce « on » n'est pas nous, vo paudè bin ein crairè voutron cuezin *Philippe.*

Du 30 novembre.

Encore 13. O. Q. P. Il a plu, et la neige n'est plus, par ici. Programme pour demain 1er décembre : traduction pour un journal. Ensuite, à 4 heures, « speech » en français, entre deux microphones, pendant 15 minutes. Le soir, entre 7 et 10 heures, nouvelle expérience de laquelle vous aurez des nouvelles plus tard.

Sédè vo bin que sarrâi n'a vergogne que le « Conteur Vaudois » ne pouéssè pas continuâ à contâ ? *P. P. Briol.*

N. de la Réd. — Nous tenons à rassurer notre fidèle lecteur quant à la question posée : Le *Conteur* continue à conter.

Choses et autres.

CONFUSION

I

— Dis donc, Luce, peux-tu me prêter cent sous, je suis fauché, c'est la fin du mois, et...

— Mille regrets, mon cher, pour moi aussi c'est la fin du mois...

— Voyons, ma petite Luce, en cherchant bien.

— A propos, Georges, restes-tu à la maison ce soir ?

— Ah ! non, impossible ; un rendez-vous urgent avec un copain.

— Un copain à boucles blondes, probablement ! Ecoute, Georges, si tu étais gentil, tu resterais ce soir à la maison. J'ai l'intention d'inviter mon amie à passer la soirée. Elle est charmante et tu nous ferais plaisir...

Georges regarda sa sœur avec l'air excédé que savent prendre les frères quand on leur propose une corvée.

— Est-ce le petit Rat ? dit-il sans empressement.

— Mais non, ce n'est pas Mado ; c'est une nouvelle amie que tu ne connais pas encore, elle vient d'entrer au bureau, elle s'appelle Nelly... Tout à fait le type que tu aimes. Tu connais son père de vue, c'est M. Tardy, le représentant des Machines Suger...

— Hum, de ton goût, je me méfie... Oui ou non, veux-tu me prêter cent sous ?

— On verra, si tu restes ce soir, peut-être ; sans cela, rien de fait, zut, mon cher !

L'heure avançait. Le frère et la sœur achevèrent lestement de déjeuner et se hâtèrent vers leur travail. Georges était employé de banque et Lucette sténo-dactylo chez un avocat.

II

Lucette avait vu juste, naturellement, sauf sur un point, le « copain » de Georges avait des boucles brunes. Il l'avait rencontrée un soir de décembre à la rue de Bourg. Il pleuvait, et elle avait les mains encombrées de petits paquets. En voulant ouvrir son parapluie, elle avait laissé choir une bonne partie de ses emplettes et Georges s'était trouvé là pour lui aider. Pourquoi s'était-il offert à l'accompagner ? Simple courtoisie ? Curiosité ? Attrait ? Elle l'avait accueilli avec une si parfaite bonne humeur, sans minauderie, et son rire sonnait si clair et franc ; ce n'était pas ce rire étudié qui s'égrène en roulades interminables pour paillier une sottise ou masquer le vide d'une conversation et qui finit par être aussi désagréable que la sonnerie du réveil-le-matin.

Georges avait désiré la revoir et avait aidé le hasard, mais c'était de brèves rencontres, et, comme il craignait de paraître indiscret, il ne savait pas grand'chose d'elle, sinon qu'elle s'appelait Hélène et que son père donnait des leçons. Il la quittait à l'angle de la rue qu'elle habitait, et il l'avait vue entrer au No 64, il en avait conclu qu'elle devait s'appeler Hélène Vogel, puisque sur la porte d'entrée il avait lu : *François Vogel, professeur.*

Pour en savoir plus long, Georges avait donc décidé d'inviter Hélène pour aller au cinéma, justement on y donnait une opérette ravissante. Mais il fallait faire les choses convenablement, et tandis qu'il se rendait au travail, il calculait : deux premières (on ne peut pas mener la fille d'un professeur en seconde), le vestiaire, les bou-